

THEATRE
NATIONAL
DE LA
CÔTE D'AZUR
DIRECTION JORGE LAVELLI



de LARS
NOREN
mise en scène
JORGE
LAVELLI

LA VEILLÉE

France inter

AVEC LA PARTICIPATION DU GROUPE SARI & SEERI POUR LA COMMUNICATION DU THEATRE

LA VEILLEE

de

Lars NOREN

Adaptation : Amélie Berg

Mise en scène : Jorge Lavelli

avec la collaboration de Dominique Poulange

Décor et costumes : Louis Bercut

assisté de Patrick Gueriot

avec

Roland Bertin Alan

Françoise Brion Monica

Patrice Kerbrat John

Catherine Hlégel Charlotte

production : Théâtre National de la Colline

**GRAND THEATRE
DU 18 FEVRIER AU 31 MARS**

LARS NOREN est né en Suède en 1944. Il fut assistant à la mise en scène au Dramaten de Stockholm. Il publie plusieurs volumes de poèmes et de romans, puis il écrit sa première pièce **Les Lècheurs de Princes**, en 1973. Suit, en 1979, **Dépression**, pour la télévision. Mais sa première pièce de théâtre proprement dite est **Oreste** présentée, en 1980 par le Théâtre Royal Dramatique de Suède. L'impact de cette pièce fut tel que, depuis, Lars Noren est joué partout en Suède et à l'étranger. Depuis Strindberg, nul auteur dramatique suédois n'a été aussi fécond et n'a été autant joué sur des scènes. Dans les Annales du théâtre suédois de 1983, il fut nommé "l'auteur dramatique de l'année" car "de ses pièces est né un théâtre poignant et libérateur". En 1984, lui est décerné le Prix des Critiques dramatiques.

La Force de tuer date de 1980. Noren écrit ensuite : **Un Bonheur épouvantable**, **Le Sourire de l'enfer**, **La Nuit est la mère du jour**, **Chaos est voisin de Dieu**, **Les Démon**s, **La Veillée**, **La Tragédie** et **Claudie**.

Direction technique : Francis Charles, assisté de Nicole Abaziou

Régisseur : Malika Pascale Ouadah

Lumières : Daniel Touloumet

Régie des éclairages : François Kozierow, Jean-Luc Beaumont, Stéphane Gouget

Son : Jean-Marie Bourdat, assisté de Manuel Coursin

Chef machiniste : Benoist Poivre

Machinistes : Jean-Pierre Croquet, Guy La Posta

Thierry Bastier, Robert Benis, Paul Millet, David Nahmany

Habilleuse : Jocelyne Bénézet

Décor réalisé dans les ateliers du Théâtre National de la Colline sous la direction de Michel Rousval,
avec A. Robin, T. Azem, D. Crepet, B. Renault, G. Quiquaine, G. Droulez, D. Anterrieu.

Stagiaires : L. Morin, B. Racine

Décor peint par l'Atelier J. Bonachi

NOREN ET LE LANGAGE

On sait qu'au théâtre, le langage est rarement l'instrument de la vérité. Mensonge, ironie, antiphrase, dénégation : Lars Noren comme Marivaux met en oeuvre toutes les ruses, tous les détours, toutes les esquives dont disposent les mots pour déguiser la pensée. Mais, comme chez Marivaux, plus ils la masquent, plus ils la trahissent : John et Charlotte, Alan et Monica, John et Monica, Alan et Charlotte parlent de leurs enfants pour ne pas avoir à parler de leur désir, et de leur désir pour éviter de parler de leurs sentiments ; mais ils finissent, sur le point de dire "amour", par lâcher "meurtre"...

Le langage ne dit pas ce qu'il dit, dit ce qu'il ne dit pas : ici, c'est quand il est le plus cru qu'il est le plus pudique, quand il est le plus grossier qu'il est le plus subtil, quand il est le plus direct qu'il est le plus complexe.

Aussi, dans les discours croisés de ce quatuor désaccordé, le sens circule difficilement : les personnages s'entendent mal, se comprennent à retardement, et répondent à la réplique qui ne leur semblait pas destinée : mais de ces décalages naît une autre musique, plus juste et plus fine ; il arrive aussi qu'ils ne se comprennent pas eux-mêmes : mais c'est au moment où ils ne s'entendent plus parler que s'abolissent les malentendus.

Au centre du plateau, un téléphone est décroché, non pour isoler la scène du monde extérieur, mais pour maintenir un lien hypothétique avec une intermittente interlocutrice : objet emblématique sans doute de cette communication suspendue, jamais définitivement coupée.

Alain Satgé

METTRE EN SCENE LARS NOREN

Dès la première lecture de **LA VEILLEE**, nous sommes conscients, comme simples lecteurs, qu'une sorte de chemin initiatique s'ouvre devant nous. Et au fur et à mesure qu'on le parcourt, ce chemin prend les virages les plus périlleux, se tient sur la ligne des crêtes les plus aiguës, celles qui touchent les fibres subtiles et occultes de notre vécu universel.

L'itinéraire proposé s'inscrit cependant dans un certain académisme : unité de temps et de lieu. Dans l'espace clos qui retient les quatre personnages, une volonté s'avoue clairement de provoquer une confrontation permanente, de tisser indéfiniment des rapports de forces ou de séductions, jusqu'à l'épuisement des thèmes et des conflits approchés, suggérés, développés et "revisités" au cours de cette longue nuit de rencontre.

L'urne contenant les cendres de la mère est pour beaucoup dans le conditionnement des situations exposées. Voilà le personnage absent dont la présence prend souvent corps dans l'esprit des survivants. Il faudra compter avec lui jusqu'au bout de la nuit, jusqu'à l'exaspération finales des protagonistes.

Dans leur quête de l'amour, de l'harmonie, de la jouissance, ils sont prêts à tout essayer, se servir du passé et du présent, gratter de vieilles plaies, restituer et déformer la mémoire du vécu.

Ainsi, dans un huis clos volontaire, revit-on la longue pérégrination de deux couples se débattant sans cesse pour reconstruire ce qui a déjà été inéluctablement cassé.

Il y a chez Noren une manière toute personnelle de raconter la détresse des hommes, d'inventorier tous leurs masques, leurs jeux convenus ou spontanés, leurs obsessions, leurs blessures et leurs peurs "congénitales". Et puis surtout, il y a son style : une forme simple et savante d'appréhension du réel pour le décliner, le dépasser et le restituer dans son essence par le discours ; une manière musicale de provoquer le déferlement de l'émotivité. Car tout est à la fois sensible et violent : la provocation n'est pas formelle ni pittoresque, elle est le moteur dramaturgique, la substantifique moëlle d'une complexe sculpture de la pensée.

Enfin, si cette violence engendre notre fascination, elle a la vertu de se compléter et de s'épanouir dans l'humour ; un humour vital, plein et sauvage, ravageur et purificateur, qui nous fait souvenir à quel point il n'est pas facile de cerner l'homme dans sa complexité et que cette quête titanesque de la connaissance ne s'arrêtera jamais, que c'est un bienfait pour les arts de la scène, et que nous ne pouvons que partager ce rêve, cet éternel espoir de compréhension du monde et des hommes.

En abordant une telle pièce, je sais que j'explore aussi une région inhabituelle de mon travail personnel. La tâche est d'autant plus excitante qu'elle s'applique à une grande oeuvre qui réclame à tous ses artisans une disponibilité sensible et intellectuelle peu commune : la recherche d'un style d'interprétation est plus que jamais la base de cette passionnante aventure.

Jorge Lavelli